

Catherine Bangerter

ET JE M'EN SORTIRAI

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-1025-9

© Catherine Bangerter

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

« Le mental intuitif est un don sacré et le mental rationnel est un serviteur fidèle. Nous avons créé une société qui honore le serviteur et a oublié le don »

Albert Einstein

A ma petite Etoile

CHAPITRE 1

Rachel court dans la nuit, elle longe le fleuve. L'eau si noire semble charrier son cauchemar. Ses cheveux sont défaits et collent sur son visage. Cela ne la dérange pas, d'ailleurs plus rien ne la dérange. Elle a enlevé ses sandales et ses pieds nus claquent sur le sol mouillé. Elle court sans savoir où elle va. Elle court pour que cela s'arrête, comme si elle pouvait laisser la douleur derrière elle. Elle a l'impression que l'air l'avale, qu'elle va bientôt se dissoudre. Indifférente à ses habits trempés, au froid, elle ne sent plus les contours de son corps. Encore une enjambée et elle ne sera plus là, elle aura disparu. En fait, elle ignore même si elle existe vraiment. Tout est vide en elle, autour d'elle. Il n'y a personne pour la voir avec sa longue jupe indienne, hagarde, personne non plus pour l'arrêter dans sa course, lui prendre la main. La solitude va la terrasser, là, sur le bitume. Elle ne sera plus qu'une flaque parmi les flaques et terminera sa course dans les égouts.

Elle arrive en haut d'un escalier à l'abri d'un ponton et se laisse tomber sur la première marche. En plongeant machinalement la main dans sa poche ses doigts rencontrent un briquet. De toucher ce petit objet dur dans sa paume lui permet enfin de se raccrocher à quelque chose. Elle le palpe lentement, consciencieusement. Plus elle en caresse les contours arrondis plus son corps revient à lui. Il se matérialise à nouveau. Elle perçoit alors ses fesses sur la pierre, ses jambes repliées, collées l'une contre l'autre. Son dos, ses épaules. Enfin sa poitrine se gonfle, elle respire ! Elle a froid ! C'est bon d'avoir froid quand cela permet de se sentir vivant, de sortir du néant. De son autre poche elle tire un paquet de cigarettes. Lorsqu'elle inhale la fumée c'est comme un semblant de présence, quelque chose qui entre en elle, qui comble l'absence.

Elle lève la tête. Sur la grande horloge du pont de la Machine il n'est que neuf heures. Elle a besoin d'un endroit, d'entendre des voix, n'importe quoi mais que sa chute vertigineuse prenne fin. Soudain elle pense à Chantal, elle n'habite pas loin, rue Rousseau. Cette idée lui donne la force de se relever, de reprendre sa course. Elle croise quelques silhouettes, des ombres, sans vraiment les voir et arrive, épuisée, devant un immeuble assez moderne. Elle pousse la porte en verre. Elle ne veut pas se retrouver enfermée dans l'ascenseur alors elle monte les escaliers aussi rapidement que possible. Au sixième elle reprend un peu son souffle et frappe doucement à la porte, anxieuse. Effectivement l'accueil est glacial. Rien ne se passe comme elle l'avait tant désiré. Elle avait bien nourri l'espoir de trouver chez Chantal un peu de réconfort, un geste gentil qui aurait pu la rassurer mais rien. Chantal, dynamique jeune femme, sportive avec sa coupe au carré et ses yeux brun doré, n'est pas du genre à se compliquer la vie. Elle sait bien être généreuse quand elle veut mais il y a des choses qui l'encombrent, parce qu'elle ne sait pas quoi en faire : les crises de Rachel en font partie. Alors, une fois de plus, dépassée par tant de désespoir, elle se cabre et prétexte un quelconque rendez-vous urgent

- Si tard ? demande Rachel d'une voix à peine audible.
- Justement, je suis déjà en retard !

Chantal ne tient plus en place. Elle enfile son manteau et lance :

- Reste aussi longtemps que tu voudras et en partant laisse la clé dans la boîte aux lettres.

Puis la porte s'est refermée.

Rachel se retrouve alors seule, perdue, debout au-milieu de la pièce, les bras ballants. D'un regard circulaire elle parcourt les lieux. Chaque chose est bien rangée. Une belle moquette beige, propre, sans tâche. Une table basse avec des pieds métalliques et plein de revues dessus, des revues sportives. Alignés dans des caisses colorées les vinyles sont nombreux : Véronique Sanson, France Gall et plein d'autres. Le lit est fait. Il y a quand même un cendrier à moitié plein sur la table de nuit. Rachel laisse traîner un regard vide sur la bibliothèque hétéroclite agrémentée de quelques bibelots sans originalité. Il y a même une ridicule gondole de Venise. Soudain, la tranche d'un livre pas comme les autres, en vieux cuir avec des enluminures, attise sa curiosité. Elle tend la main et le retire précautionneusement du rayon. Sur la couverture patinée, elle lit :

« *CONTES DE LA FEMME OUBLIEE* »

En feuilletant machinalement l'ouvrage, elle découvre soudain, entre deux pages jaunies, un coquelicot séché. Il est si fin qu'elle ose à peine le toucher. Elle le pose délicatement dans sa paume. Il ne pèse rien, encore moins qu'une aile de papillon. Rachel est émue, elle se sent aussi fragile que cette fleur abandonnée. De plus, s'il y a une chose dans ce monde de fous qu'elle est sûre d'aimer ce sont bien les coquelicots !

Elle a un moment de répit en repensant aux fleurs de son enfance. Elle visualise leur couronne d'étamines d'un noir si intense, le cœur jaune au milieu et puis la soie brillante, écarlate des pétales. Les coquelicots sont si beaux, si délicats. A peine cueillis, déjà, ils se mettent à mourir. C'est pour cela aussi qu'elle les trouve si précieux, ils ne se laissent pas emprisonner dans un vase ! Elle se revoit courir à travers champs avec son bouquet lumineux qui, dès que sa mère le pose sur la table du salon, perd de son éclat : les pétales deviennent comme la peau des vieilles femmes, se détachent l'un après l'autre et tombent.

Comme eux elle a toujours eu besoin de lumière, de liberté, des bleuets et des épis de blé, de la terre et de l'espace. Alors, depuis longtemps, elle ne les cueille plus, elle se contente de les frôler amoureusement. Elle les laisse à leurs champs, au balancement du vent.

Rachel replace amoureusement le coquelicot entre deux pages, referme le livre, le sert contre son cœur et sur un coup de tête va le cacher dans son sac. Malgré cet intermède, son mal-être ne tarde pas à revenir. Elle a de plus en plus de peine à respirer. L'impression de s'enfoncer dans le sol. La voilà qui bascule, sans rien pour se raccrocher, dans un désespoir qui l'avale. L'angoisse est à son comble, elle va perdre pied.

Désespérée elle ne sait plus que faire. Machinalement elle se dirige vers la salle de bains, la porte est ouverte. Pour se sentir moins seule elle s'appuie sur le rebord froid du lavabo et dévisage son reflet dans la glace. Elle ne reconnaît rien : ni les yeux bleus, éteints, fixes, ni la bouche pincée, ni les joues creuses, rien ne lui semble familier. Dans sa jupe encore trempée, sa chemise d'homme, blanche, elle n'est qu'une étrangère pour elle-même. Elle saisit ses longs cheveux blonds à pleine main et tire dessus, fort, pour se réveiller, pour éprouver quelque chose. Mais le miroir impassible ne cesse de lui renvoyer cette étrange image désincarnée qui la fixe.

Cela fait un long moment maintenant qu'elle se tient là avec cette douleur qui ne cesse de mordre. En baissant les yeux elle voit le rasoir, elle n'a pas besoin de réfléchir longtemps. Elle sort la lame et avec des gestes très lents commence à se lacérer le visage. En partant de la pommette elle trace de longues entailles qui descendent jusqu'au menton. Elle en fait trois de chaque côté. La brûlure vient un peu après, le sang coagule vite. On dirait qu'un énorme chat s'est fait les griffes sur ses joues. Elle pose le rasoir puis se ravise, il y a ses bras aussi. Elle se met à les

strier consciencieusement évitant tout de même les tatouages qui lui tiennent fidèlement compagnie. Une fois qu'elle a terminé elle se couche tout habillée sur le lit. Elle a sali le col de sa chemise. Puis elle attend, sans savoir vraiment quoi mais elle attend. C'est comme si elle marchait le long d'un couloir sombre, sans porte ni à droite, ni à gauche, sans aucune lumière, aucune sortie.

Bien que rien ne semble avancer, le temps pourtant passe mais chaque seconde dure une éternité. Enfin des voix s'approchent ! Rachel ferme les yeux. Chantal fait son entrée la première avec son babillage habituel. Elle est accompagnée de Laurent, Rachel a reconnu sa voix. C'est un beau mec Laurent, sportif aussi. Il a choisi Chantal parce que justement, elle n'est pas compliquée, elle ! Et surtout elle le dévore des yeux, remplie d'admiration. Il allume le plafonnier. Ils ne voient pas immédiatement Rachel mais lorsqu'ils l'aperçoivent, étendue, immobile sur le dos avec ses nombreuses balafres sur le visage, sur les bras, qui se sont mises à gonfler, ils sont tétanisés. Chantal pousse un cri.

- Mais qu'est-ce que tu as encore fait ?

Sa voix est blanche comme sa figure. Laurent essaye de rassembler ses esprits. Il passe la main dans ses boucles brunes, pousse un gros soupir. Il ne comprend rien à ce qu'il voit. Finalement, il se contente d'un :

- Je t'appelle un taxi Rachel. Ne t'en fais pas, c'est moi qui paie.

Puis, plus un mot, il ne trouve rien d'autre à dire. L'important pour lui c'est que Rachel s'en aille, vite, pour que les événements retrouvent leur cours normal, qu'il puisse s'asseoir avec Chantal à la table de la cuisine et qu'elle leur serve un

dernier verre. D'ailleurs elle se prend pour qui cette Rachel, pourquoi la laisser gâcher leur soirée ?

Il n'a même pas le temps de se mettre en colère, Rachel se lève, honteuse. Elle glisse devant Chantal qui baisse la tête. Elle non plus n'a rien à ajouter. Dans l'escalier, avec les vingt francs que Laurent lui a donnés, Rachel est comme une somnambule. Dans un éclair de lucidité elle se dit qu'elle ferait peut-être mieux de cacher les marques sur sa figure. Avec son foulard jaune ? Son préféré qu'elle a noué autour de son cou. Pourtant, très vite, elle prend conscience qu'elle ne peut rien dissimuler ! Sauf si elle mettait une cagoule de braqueuse... La voilà qui rit ! Rire ça ramène de l'air dans les poumons, ça permet de faire une pause, de prendre un peu de recul.

Il fait nuit. Le conducteur du taxi n'a rien remarqué, il s'est à peine retourné pour demander l'adresse. Sa casquette est très moche. Les lumières de la ville défilent. Rachel pose son front contre la vitre pour que le frais l'apaise. Lorsque la voiture s'arrête elle tend machinalement le billet, sans attendre la monnaie en retour et se retrouve sur le trottoir. Elle tremble, les larmes se mettent à couler. Le sel réveille la brûlure sur ses joues. Elle pousse la lourde porte en bois et monte les quatre étages avec leur odeur de poussière et de vieux. Elle arrive dans son appartement, envahit de plantes vertes, dans lequel elle a emménagé depuis moins de trois mois. Dans le hall une armoire murale dont elle a enlevé les portes sert de bibliothèque. Rachel lit beaucoup, des bandes dessinées aussi. Dans un bol bleu qui a la fonction de fourre-tout elle jette rageusement ses clés. Puis, comme à son habitude quand elle rentre, elle tend l'oreille pour entendre si Charly est là. C'est le voisin du dessous. C'est un taciturne avec des origines italiennes. Comme Laurent il a des boucles mais elles sont noires, souples et brillantes. Il a une large mâchoire et des yeux comme des puits sombres. Il travaille de nuit comme laborantin parce qu'il n'aime pas la compagnie, la foule. C'est un ours qui s'est fabriqué sa grotte dans un deux

pièces où personne ne viendra le déranger. La journée les rideaux sont presque toujours tirés parce qu'il regarde la télé en fumant des pétards. Il n'y a pas de canapé. C'est sur un matelas qu'il se liquéfie, sa principale activité. Il ne lui manque pourtant rien : il est intelligent, sensible, par contre, la vraie vie c'est trop dur pour lui !

Rachel avait d'abord rencontré son frère, Dany, dans la grande surface juste à côté. Dany était l'inverse de Charly. Blond, élancé, des yeux bleus. Ce qu'ils avaient en commun c'était la moustache mais pas vraiment puisqu'elles n'étaient pas de la même couleur. Dany était aussi agité que Charly était calme, du moins en apparence. Ce jour-là Rachel avait immédiatement vu à ses pupilles comme des têtes d'épingles que Dany se shootait. Elle venait de déménager et s'achetait les premières nécessités : quelques cuillères, fourchettes, couteaux. Deux trois assiettes, un tire-bouchon, une petite casserole, une poêle à frire. Du sel, du sucre, du café et des pâtes bien sûr. Elle était arrivée à la caisse et avait adressé naturellement la parole à Dany. Il attendait son tour, juste derrière elle.

- J'emménage, avait-elle dit en le regardant avec amusement.

Il avait quelque chose de sympathique, c'était une sorte de lutin égaré.

- J'habite juste à côté, au 11 Avenue de la Jonction, au quatrième.

- Et bien ça ! avait répondu Dany avec ses mains qui s'agitaient. Mon frère a son appart au même endroit, au 3ème ! Passe-nous voir ! On fera connaissance.

Finalement il l'avait aidée à remplir son sac, il était gentil ! Ils étaient même rentrés ensemble. Cela avait rendu Rachel

particulièrement guillerette de marcher en compagnie. Ne connaissant encore personne dans ce nouveau quartier, elle n'avait aucun repaire familial qui puisse la rassurer. Tout restait à découvrir.

Ce soir malheureusement, Charly n'est pas là. C'est Chipie qui l'accueille en ronronnant. C'est une belle minette qui l'accompagne depuis cinq ans. Son pelage noir, brillant, ses yeux jaunes et perçants, ses moustaches très longues la font ressembler à une panthère. Rachel se laisse tomber sur la moquette en laine couleur crème, à côté du lit. Il est monté sur un podeste avec de grands tiroirs dessous où elle range ses sous-vêtements. Elle se met machinalement à caresser la petite tête si douce. Ce fugace instant de tendresse lui donne envie de saisir le calepin posé sur la table de nuit. Ecrire ! D'aussi loin qu'elle se souvienne cela avait été son moyen privilégié d'exprimer ce qu'elle n'arrivait pas à faire entendre. Ecrire la reliait à la vie, lui permettait de laisser une trace quelque part. Elle ouvre son carnet rouge, son carnet de poèmes. Le papier est blanc, l'encre noire, le bec de la plume large, l'écriture belle. Rachel attend, les mots arrivent :

**Y-a-t-il un chant limpide, un chant qui coule et cicatrise
les plaies ?**

Y-a-t-il un paysage, un ciel qui ressuscite le regard ?

**Y-a-t-il une odeur, une saveur qui redonne le goût de
vivre?**

**Y-a-t-il une prière, un cri, pour déchirer enfin les pans de
la nuit ?**

**Y-a-t-il une marge, un bas de page pour ceux qui n'ont nul
part où aller ?**

Rachel a besoin d'une cigarette. Elle va chercher son sac dans le couloir et en y plongeant la main, elle rencontre le livre qu'elle a subtilisé chez Chantal. Malgré la fatigue et une sourde nausée, la curiosité est plus forte. Elle l'ouvre. Sur la page de garde une

phrase « Les yeux du cœur ouvrent des mondes inconnus ». Rachel sent son pouls qui s'accélère. Sur la page suivante, à voix haute, elle articule le titre du premier conte :

LA PETITE FILLE AUX NUAGES

Rachel en oublie sa cigarette et plonge dans la lecture :

Sa grande silhouette élancée se détachait au loin. Le vent faisait danser sa longue chevelure noire. Elle était debout, immobile. Elle regardait droit devant elle, comme un marin scrutant l'horizon. Sa robe maintenue à la taille par une fine cordelette dorée volait, libre. Il émanait de sa personne une force et une douceur qui se mêlaient puis rayonnaient autour d'elle. Elle semblait ne faire qu'un avec le rocher sur lequel elle se tenait et avec la mer qui allait et venait. A sa droite un impressionnant soleil vert, à sa gauche un plus petit, jaune comme un citron.

Avec sa magnifique fleur écarlate, qui ne fanait jamais, piquée dans ses cheveux, la femme oubliée suivait des yeux les jolis nuages comme un troupeau de brebis qui galopaient dans l'azur. Sur l'île elle habitait seule une minuscule baraque sur la plage, toute bleue, faite de simple planches avec une porte et une large fenêtre. Deux arbres magnifiques et touffus, avec leurs feuilles lustrées, se dressaient tels des gardiens de chaque côté de la maison. A l'arrière, jaillissant de nulle part, coulait une source cristalline. Lorsqu'elle venait y plonger ses longues mains blanches l'eau se mettait à chanter. Une épaisse forêt couvrait une bonne partie des terres. A quelques pas, sur la plage, une énorme carapace de tortue avec ses motifs en damier lui servait de siège lorsqu'elle venait contempler l'infini.

Bien qu'il n'y ait personne sur l'île une petite fille, une fois, s'était glissée derrière un des grands arbres. Avec sa longue tresse blonde et ses yeux bleus, elle avait observé la femme oubliée. Ce qui l'avait émerveillée en premier : l'éclat de ses iris. Ils étaient améthystes avec un soleil doré autour de la pupille. Ce regard était plus profond qu'un lac. Lorsque la femme oubliée l'avait posé sur l'enfant, celle-ci avait senti son cœur palpiter comme un oisillon. Elle ne pouvait détacher son attention de ce visage si tranquille et lumineux sur lequel pourtant elle percevait quelque chose de sauvage.

La femme oubliée avait pris l'enfant par la main et ensemble elles s'étaient promenées sur la plage. En lui montrant quelques filaments d'algues qui s'allongeaient au bord de l'eau elle avait souri :

- Ce sont les cheveux des sirènes, avait-elle dit, je suis sûre que tu les rencontreras un jour.

Plus loin, des coquillages multicolores s'égrainaient sur la grève. La femme oubliée en avait ramassé plusieurs poignées, choisissant avec soin chacun d'eux. En chantonnant elle les avait disposés sur le sable faisant apparaître une petite silhouette qui courait. Elle avait une longue tresse qui volait dans le dos. La fillette s'était aussitôt reconnue et avait admiré, radieuse, sa propre image sur le sol.

- Maintenant lève la tête !

L'intonation de la voix de la femme oubliée était ferme et pleine de gravité. L'enfant obéit.

- Observe bien ce qui va se passer, continua-t-elle.

Sous le regard attentif de la petite fille, de nombreux nuages blancs et cotonneux se mirent à affluer. Ils avançaient rapidement et semblaient exécuter une sorte de danse. Très vite le tableau apparut : dans le bleu électrique du ciel, comme exécutée par un large pinceau, une copie exacte de la petite silhouette avec sa tresse dans le dos courait dans les nues ! La fillette n'en croyait pas ses yeux :

- Qui a fait ça ? demanda-t-elle.

- C'est moi, répondit la femme oubliée. Je l'ai fait pour que tu comprennes un grand mystère que beaucoup de gens ignorent : tout ce que tu crées, même avec ta pensée, dans ce monde visible se répercute toujours quelque part d'autre mais tes yeux ne sont pas habitués à le voir.

- Ca marche aussi dans l'autre sens ?

- Tu es bien dégourdie ! s'amusa la femme oubliée. Bien sûr que cela marche !

- Comment je peux faire la même chose ? La petite fille était toute excitée.

- Devine !

L'enfant baissa la tête. Doucement son cœur s'ouvrit et son imagination suivit au galop dessinant amoureusement, derrière ses paupières fermées, un superbe papillon avec des ailes poudrées et jaunes. Pour le rendre plus beau encore, la fillette se concentra davantage et lui ajouta de fines nervures violettes puis de longues antennes recourbées. Un courant d'air caressa la joue de l'enfant qui perçut alors un léger frôlement au creux de sa main. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, le papillon était là !

- Tu apprends vite !

La femme oubliée souriait.

- Désormais, il faudra te souvenir de ce que tu viens d'expérimenter.

- Comment je pourrais oublier une chose pareille ? La petite fille semblait interloquée. C'est impossible !

- Au contraire ! Beaucoup de personnes oublient ces choses-là mais fais- moi confiance, je serai à tes côtés pour te les rappeler tout au long du chemin.

Les nuages avaient disparus et les vagues allaient et venaient aux pieds de l'enfant. Les deux soleils allaient bientôt se coucher.

Rachel ferme les yeux et respire profondément. Elle a l'impression de ne plus être seule, que quelqu'un l'invite à un grand et mystérieux voyage qui ne s'adresse pas à son intellect mais à une partie d'elle qu'elle ne peut que pressentir et qui se love dans ses profondeurs. Un peu comme un enfant qui se met à grandir dans le ventre de sa mère ? Elle pose délicatement le livre à côté d'elle.

CHAPITRE 2

Pour revenir à la réalité, Rachel promène son regard dans la pièce. A côté du lit une table haute, en bois sombre avec un plateau en laiton et dessus la lampe de chevet. C'est une lampe très spéciale. L'abat-jour et la boule qui lui sert de pied sont en peau de chameau. Ils sont ornés de motifs en spirales, peints à la main, aux couleurs presque criardes. Il y a aussi un arbre de vie en porcelaine de style naïf et un cendrier marocain. Il déborde et sature l'air d'une odeur de fumée froide. Jetés sur le sol s'amoncellent quelques gros coussins en velours rouge pour s'asseoir. En face une vieille télé recouverte d'un tissu indien. Rachel ne l'allume jamais pourtant, elle ne peut se résoudre à s'en débarrasser. Le tourne-disque est juste à côté avec tous les trente-trois tours appuyés contre la paroi. Une fenêtre sans rideau, dans le mur opposé au lit, donne sur la rue étroite et n'amène que peu de lumière. A gauche de la fenêtre une armoire d'angle, ancienne, avec un miroir piqué de nombreuses taches noires. Sur le dessus, une magnifique fougère est posée. Avec ses longues frondes elle ressemble, dans la pénombre, à une grande coiffe d'indien. Devant la fenêtre la forêt vierge de Rachel : un ficus plus très fourni, un Maranta, un gommier avec ses larges feuilles brillantes, un philodendron, un Schefflera aussi appelé arbre ombelle ou parasol, un White Butterfly et une plante araignée avec tous ses rejetons. Rachel a la main verte. Elle tient cela de sa grand-mère paternelle. Mais le plus précieux au cœur de cette jungle c'est un cactus, énorme, pour lequel elle a eu un vrai coup de foudre ! Il mesure un bon mètre cinquante et ses bras ne suffisent pas à en faire le tour. C'était la première fois qu'elle avait dépensé une telle somme : cinq cent francs ! Comme elle n'avait pas de voiture, bien qu'elle soit en possession d'un permis de conduire, elle l'avait transporté sur une charrette depuis le magasin. Cela faisait une trotte. Les gens souriaient en la regardant passer : une petite blonde qui promène un cactus géant sur des roulettes, ce n'est pas courant !

Rachel n'a plus sommeil, elle a même faim ! Elle se dirige vers la cuisine. C'est une belle pièce carrée dont le seul inconvénient pour elle, systématiquement à pieds nus, est le carrelage au sol désagréablement froid. Collant aussi des fois. Dans l'évier avec un peu d'eau au fond, ce qu'elle possède comme vaisselle est entassée avec les restes de nourriture qui sèchent. A côté, sur la cuisinière à gaz, la cafetière italienne est très mignonne avec sa poignée noire. Ses huit facettes en alu la font ressembler à une drôle de poupée, droite et raide, dans sa robe à plis. Rachel en portait une comme cela quand elle était enfant mais le tissu était rêche, il la grattait terriblement. A gauche de la fenêtre, imposant, le beau secrétaire qu'elle a hérité de son arrière-grand-mère maternelle. Elle la revoit encore avec son chignon blanc et ses robes bleues à pois, penchée, en train d'écrire avec son écriture si fine et élégante. Le meuble est en noyer avec des veines foncées, presque noires, qui dessinent des visages hallucinés. Dessus trône la lampe à pétrole qui lui vient de sa grand-mère, paternelle cette fois. Elle l'aime particulièrement. Elle est unique avec son réservoir bombé, métallique, sur lequel des serpents s'enlacent tellement qu'ils font des nœuds. Il y a la molette ronde avec ses dents pour régler la mèche puis la lampe elle-même, couleur opaline, enfin la cheminée en verre qui dépasse en haut. Quant à la table elle l'a récupérée dans la rue, là où les gens se débarrassent des vieilleries une fois par mois. Rachel l'a poncée et un beau bois caramel est apparu. Aujourd'hui avec ses auréoles, ses taches, les innombrables routes sinueuses creusées au couteau, elle ressemble à une grande carte géographique.

Rachel nettoie grossièrement la poêle qui baigne à moitié dans l'évier et sort du frigo un reste de pâtes. Les pâtes constituent la majorité de ses repas. Elle les accompagne souvent de sauce tomate, parfois de fromage râpé : c'est ce qu'il y a de moins cher, qui se garde bien et en plus elle adore les pâtes ! En posant la casserole directement sur la table elle prend place face à la

fenêtre. Il fait nuit, il n'y a rien à voir. Elle essaye de manger. Alors qu'elle enroule distraitemment les longues ficelles un peu molles autour de sa fourchette, elle sent un sourire inattendu lui monter aux lèvres. Elle constate alors que son esprit a pris congé de l'ici et maintenant et qu'il se balade délicieusement dans les paysages de son enfance. Elle s'abandonne aux souvenirs bienfaisants, comme devant un bon film.

La petite Rachel est là, elle a quatre ou cinq ans... Elle court de toute la vitesse de ses jambes encore courtes sur les planches qui rebondissent comme un trampoline et traversent la vigne au-dessus des ornières. Il y en a de plus larges que d'autres et le bois vire au blanc quand il fait chaud. Sa longue tresse blonde lui frappe le dos. Pour la fillette c'est le chemin menant au paradis : elle arrive, essoufflée vers la minuscule maisonnette. Quelques marches encore et elle se retrouve sur l'esplanade avec une barrière autour pour ne pas tomber. C'est là que le soir elle regarde avec sa grand-mère le coucher du soleil sur le lac avec les montagnes où s'accrochent quelques nuages mordorés. Elle n'a jamais rien vu de si beau. Contre le mur de la maison, une table qui se rabat et juste à côté, l'incroyable pompe ! Une veille pompe à eau avec son manche en bois. Il est rugueux et lisse à la fois, arrondi au bout. Il faut le pousser d'un côté puis de l'autre pour que l'eau jaillisse par giclées et fasse résonner le seau en métal, toujours placé en dessous. Pouvoir faire jaillir cette eau donne à Rachel une impression de force et de bien-être incroyable, c'est comme de maîtriser les éléments ! Elle saisit le manche, perçoit une résistance en le poussant, à droite, à gauche, il faut le faire plusieurs fois pour qu'enfin, fraîche ou parfois tiède en plein été, l'eau arrive, bienfaisante et éclabousse ses pieds nus. Lorsque le soleil cogne vraiment fort c'est la grand-mère, avec son sourire bien-aimé, qui l'active. Elle peut le faire très vite, elle. Lorsqu'elle remplit la seille en fer blanc, Rachel peut juste s'y asseoir mais aucune baignoire, fusse-t-elle en or, n'aurait pu se mesurer à cette divine bassine ! Elle s'y prélassait des heures durant, assise comme une reine dans son

microscopique océan, au-milieu de ses vignes à écouter les mouches, à boire le soleil, à ne vouloir rien d'autre. C'est magique, plein, nourrissant.

A l'intérieur de la maison il n'y a qu'une seule pièce mais avec tout dedans pour être heureuse : le monde entier dans neuf mètres carrés bénis. Juste en entrant, à droite, contre le mur un miroir avec une tablette dessous pour mettre la brosse aux poils dorés et si doux. Elle ne coiffe rien, par contre, elle caresse les cheveux. Après le miroir il y a l'unique fenêtre avec des volets verts, puis la table mais on mange principalement dehors. Vient la cuisinière à bois. Dans l'angle, face à la porte, le lit moelleux où ils dorment tous ensemble. Elle contre la paroi, grand-maman ensuite et grand-père après. Ne pas être seule pour dormir, ne pas affronter la nuit sans personne, quel délice, quel cadeau ! Il y a dans la paroi un nœud du bois qui manque et Rachel, une fois couchée, peut alors voir un petit rond de terre à travers, un petit rond de nuit. Elle sent sur sa joue un filet d'air frais, parfumé qui vient caresser ses rêves et leur donner un goût d'espace étoilé.

Chipie saute sur les genoux de Rachel la faisant sursauter et la ramenant d'un coup devant ses pâtes maintenant froides. Elle secoue la tête, elle n'est décidément pas dans la divine bassine ! Dans son dos un grand dessin au pastel, à moitié décollé, semble aussi délaissé qu'elle. Le lit qui l'attend quant à lui est vide, lamentablement vide. Comme pour dissiper définitivement le beau sourire de sa grand-mère sa main vient se poser sur sa joue. Ça tire, ça gratte. Elle parcourt les croûtes qui se sont formées sur la peau. La lecture du conte, son incartade dans son enfance lui avaient presque fait oublier ce qui venait de se passer chez Chantal. Elle entre dans la salle de bains. Sans savoir pourquoi elle n'a jamais aimé cette pièce. Elle a peint un des murs en orange pétant puis elle n'a plus rien fait. Elle prend le gant de toilette, sec, fait couler l'eau et sans aucune délicatesse elle frotte les longues traînées brunes. Ça se remet à saigner. Rachel n'est pas très douée pour prendre soin d'elle. Elle fait le minimum :

être propre, deux traits noirs sous les yeux. Elle se rattrape avec les boucles d'oreille ! Choisir des habits l'ennuie, par contre, trouver un beau bijou l'enchant. Les bijoux se sont les seuls cadeaux qu'elle se fait. En voyant les boursoufflures elle se dit qu'il faudrait peut-être désinfecter. Avec un bout de coton, du Merfen transparent, sans conviction elle refrotte. La brûlure lui rappelle son grand-père. Petite, quand elle tombait il lui enduisait les genoux avec du iode. Elle se lave quand même les dents. Une fois couchée elle fume une dernière cigarette. Chipie s'est lovée sur son ventre.

Mais Rachel n'arrive pas à trouver le sommeil, elle se retourne sans arrêt dans le lit. Le manque, lentement mais sûrement, envahit son corps dans ses moindres recoins. Il faut dire qu'elle essaye depuis quelques jours d'espacer les injections, ça coûte vraiment trop cher. Elle vient de dépenser pour ces satanées doses la presque totalité de ce qu'elle avait gagné lors de son dernier mois de travail. En effet, à côté de ses études aux Beaux-Arts, elle officie comme secrétaire pour des missions temporaires ! Elle a obtenu facilement son diplôme aux cours du soir et curieusement, alors qu'elle déteste ça, elle est très appréciée dans cette fonction. Une chose qu'elle aime quand même c'est de savoir enfin ce qu'il y a à faire, ne pas avoir besoin de se creuser la tête. Au début d'une mission, elle prend des notes qu'elle ne manque pas de mettre au propre par la suite. De plus, elle acquiert facilement une vue d'ensemble et prend plaisir, parce que ce n'est pas trop souvent, à tout bien organiser. Il n'est pas nécessaire de lui expliquer les choses deux fois. L'agence la recommande pour sa rapidité et son sens de l'initiative. Mais au bout d'une semaine déjà, elle s'ennuie. Elle a beaucoup de peine avec les horaires fixes et la répétition. Elle admire ceux qui peuvent reproduire les mêmes gestes des années durant ! Elle, elle ne travaille que pour avoir le strict nécessaire. Comme elle dépense très peu, à part pour la défonce, un à deux mois de mission lui permettent de vivre au moins quatre mois. Question économies et parce que son apparence n'est pas une

préoccupation, elle rechigne également à prêter une grande attention à son habillement. Sa garde-robe est très limitée : un jean, un bas de training en velours noir, celui-là elle le met très souvent. Une chemise d'homme blanche et une à carreaux rouges et noirs. Quelques T-shirt, quelques pulls. Deux jupes un peu baba cool et sa fameuse robe rouge qu'elle aime particulièrement car elle se sent belle et libre lorsqu'elle la porte. Une ancienne blouse aussi, en soie brodée, qu'elle a trouvée aux Puces. Depuis qu'elle travaille dans des bureaux elle avait dû, à contre cœur, acheter trois robes supplémentaires pour paraître « bien comme il faut » ! C'est un véritable défi pour elle que de s'arranger. Elle se souvient même d'une collègue de bureau qui se levait une bonne heure plus tôt, chaque matin, pour se préparer. Chaque jour, entre autre, elle refaisait sa manucure au complet ! Rachel en était restée bouche bée.

Elle a un rire jaune en repensant à sa dernière mission : à son arrivée, le patron l'avait renvoyée chez elle pour qu'elle se change, elle portait son jean ! Comme elle travaillait à la réception, à la vue de tous ceux qui entraient et sortaient, elle devait flatter l'image de la maison. Elle était retournée chez elle, avait choisi une robe parmi les trois « comme il faut », avait rajouté un peu plus de noir autour de ses yeux. Le patron avait été content ! Mais à ce dernier poste, à cause de l'héroïne, de plus en plus épuisée, cela lui était arrivé souvent de piquer du nez sur la machine à écrire. Elle sursautait sans arrêt, de peur que quelqu'un la prenne en flagrant délit ! Heureusement cette mission s'était terminée il y deux semaines. Par contre, il va falloir qu'elle réagisse ! Qu'elle fasse quelque chose pour se sortir de ce borborygme... Qu'elle comprenne aussi pourquoi elle s'y est mise ! Cette idée la fait frissonner et le sommeil la prend par surprise.

Le lendemain Rachel se réveille difficilement, il est presque midi. Il y a de fines traînées de sang sur l'oreiller. Elle se souvient : le rasoir, les balafres. Elle n'a pas envie de se lever.

Son ventre est de plus en plus noué. Elle repousse Chipie, toute chaude, pose ses pieds nus en bas du lit et prend son visage entre ses mains. Elle entend les bruits de la rue, le vrombissement des bus qui crachent leur fumée qui remonte jusque dans sa chambre. Le matin l'odeur des pots d'échappement est si forte qu'elle doit se barricader. Alors qu'elle s'étire, des réminiscences de son rêve lui traversent l'esprit. Sa première envie est d'écrire, elle saisit son carnet :

**Debout dans l'embrasure de l'aube
Là où le doigt frôle encore les velours de la nuit
Soulève les délicates paupières du jour
Je me tiens prête à ce basculement étonné de mon âme
Et je vois scintiller le pont suspendu
Trait d'union d'une rive à l'autre des mondes
Reliant mon rêve aux portes du quotidien
A mon chapeau, si blanche
J'ai piqué la plume de l'ange**

On frappe à la porte ! A cette heure cela ne peut être que Charly. Elle pose sa plume. Elle a un drôle de goût dans la bouche et ses mains commencent à trembler. Elle se lève pour aller ouvrir et s'encoule dans le livre resté ouvert sur la moquette. C'est bien Charly. Ses yeux s'élargissent :

- Qu'est-ce que tu as sur la figure ?
- Si tu as des clopes je te raconte, répond Rachel avec un maigre sourire.

Avec seulement son T-shirt trop grand qui lui descend jusqu'aux genoux, elle précède Charly jusqu'à la cuisine. Dans la coquette cafetière il reste un peu de café, juste de quoi remplir deux petites tasses. Elle allume le gaz pour réchauffer le breuvage dans une mini casserole.

- Alors ! demande Charly, qu'est-ce qui t'est arrivé ? Elle se tourne vers lui, ses yeux sont très bleus :

- C'est du fait maison ! J'ai pété un câble et il n'y avait personne, juste un rasoir...

Elle pose les deux tasses sur la table. Comme elle aime l'odeur du café ! Avant de se lancer dans des explications, elle fixe Charly avec insistance.

- As-tu le temps, ce sera long ?

- Oui, j'ai de belles heures creuses devant moi, sourit-il.

- Tu veux vraiment connaître l'histoire en entier ?

- Oui ! depuis le temps que tu es un mystère pour moi, cela va peut-être m'aider à te comprendre !

Il a l'air amusé.

- Ok, tu l'auras voulu !

Elle pose ses bras croisés sur la table avec une drôle de moue aux lèvres que Charly ne connaît pas.

- Tu sais que je ne vois pratiquement jamais ma famille ? Il hoche de la tête avec conviction, et bien hier mon cousin Jeff a débarqué chez moi, avec sa femme en plus ! Je te passe les détails mais au final, je me suis payée une nouvelle volée de reproches, de jugements. Ceux qui se croient toujours supérieurs me désespèrent ! Ils savent tout ! Mieux que personne ! Ce sont toujours les autres qui ont tort et ne leur arrivent pas à la cheville. Ils sont caractériellement prétentieux et déblatent des théories sur des choses qu'ils ne connaissent même pas ! Ils croient aveuglément ce qu'ils ont entendu à la télé, lu dans le journal ! Ils gobent sans aller vérifier par eux-mêmes. A l'école

primaire, quand j'apprenais à lire, je croyais que tout ce qui était écrit était la vérité, je n'aurais jamais pu concevoir qu'il y ait une faute d'orthographe dans un livre par exemple ! Mais il faut grandir un peu : nous sommes responsables de ce que nous croyons !

- Qu'est-ce qu'ils ont bien pu te faire de si terrible pour te mettre dans cet état ?

- Ca commençait plutôt bien... ils avaient apporté des tartelettes aux fraises pour accompagner le thé. On s'était mis tous les trois à la cuisine et on parlait de rien d'important. J'avais heureusement trouvé de quoi préparer le thé en question et je l'avais servi dans ma grosse théière blanche. Tu vois laquelle ?

Charly opine.

- Jeff la trouvée incroyable et m'a demandé d'où elle venait. J'ai expliqué que c'était un héritage de Louise. Il a eu l'air intéressé et a voulu savoir si cette fameuse Louise était une vieille dame ? J'ai répondu que non, qu'elle avait mon âge. Cela l'a étonné et il a continué à me questionner : « De quoi était-elle morte ? ». Je n'avais pas envie d'en parler mais pour finir j'ai lâché qu'elle était morte d'une overdose, seule chez elle. Et là, ça été l'explosion. Avec le menton en avant, il a craché son venin : « C'était une droguée alors ! Tu fréquentes ce genre de personnes ! Les toxicomanes sont des loques sans volonté ! Des ratés ! Des parasites aux crochets de la société ! »

Rachel grimace encore en répétant les paroles de son cousin.

- Tu as encore l'air dans une belle colère ! Charly a les yeux écarquillés.

- Plutôt oui ! Qu'ils arrêtent de me pourrir la vie ! D'ailleurs je les ai mis à la porte...

- Toi ! Toujours disponible pour tout le monde, tu as fait ça !

- Oui, je l'ai fait... mais bien sûr, juste après, j'ai vite culpabilisé. Comme à mon habitude je me suis sentie méchante et égoïste !

- La majorité des gens, sans rien connaître, pensent cela des drogués ! Tu le sais bien ! Alors pourquoi leurs remarques t'ont tant bouleversée ?

- Je ne sais pas... en fait j'ai une idée... mais toutes les pièces du puzzle ne sont pas encore en place. Je suis surtout fatiguée d'être celle que l'on peut montrer du doigt pour ne pas nettoyer devant sa propre porte ! J'aimerais simplement pouvoir être moi-même sans risquer les foudres divines ! Avec mon père déjà et aussi loin que je me souviens, il fallait filer droit, adopter ses valeurs à lui, faute de quoi tu faisais partie de la masse des cons !

- Mais pourquoi n'arrivais-tu pas à te démarquer de sa façon de voir les choses ? demande Charly.

- Pour reprendre les choses depuis le début, mon père me terrorisait. Il y avait quelque chose de fusionnel et d'explosif entre nous. J'avais le don de le mettre hors de lui, il m'a frappée à plusieurs reprises et ce n'était pas du pipeau... malgré cela j'avais envie de le protéger. Ma mère quand à elle, l'avait placé sur un piédestal et en tant que chef de famille omnipotent, tout son monde devait lui obéir ! En plus, il ne supportait pas les larmes, la fragilité, les histoires de bonnes femmes. C'était du nombrilisme ces choses-là ! En ce qui le concernait, jeune déjà et pour survivre, il avait, avec sa volonté de fer, verrouillé ses sentiments. Le monde des émotions, à part l'Art avec un grand A, lui était insupportable, c'était vulgaire même, il fallait à n'importe quel prix qu'il s'en protège. Lui, il lui fallait du panache ! De la maîtrise ! Alors tu imagines bien que cela ne pouvait pas coller... Moi qui ne savais appréhender la vie qu'avec mon ressenti, je représentais pour lui une véritable énigme, une menace aussi je pense.

Rachel grimace, visiblement les mots peinent à sortir,

- Lorsqu'il rentrait tard le soir de son travail qui le passionnait, il avait besoin de calme : tout était censé être parfait, demeurer en ordre, huilé comme dans le meilleur des mondes : une belle famille et surtout aucun conflit ! Partager une souffrance personnelle était donc mission impossible. Si, de plus, je m'enhardissais à un début de revendication, un seul de ses regards bleu acier suffisait à geler mon initiative dans l'œuf. Je ravalais alors silencieusement mes tourments que je ne manquais pas de déverser, à la fin du repas, par gerbes dans les toilettes.

- Tu allais te faire vomir !

- Oui. Pendant plus d'une année, après les repas du soir. Par la suite quand je n'habitais plus chez eux, j'ai continué à le faire quand mes émotions étaient trop fortes...

- Mais ils ne remarquaient rien tes parents ?

- Non. Mes appels au secours - je sais maintenant que c'en était - restaient incompréhensiblement sans réponse : que je rentre complètement saoulé, que je me lacère les bras, que je revienne les vêtements déchirés parce que j'avais échappé à une tentative de viol, rien ne semblait les interpeler. Dans ce qu'ils vivaient chacun personnellement et ensemble, il n'y avait pas de place pour les débordements de leur fille. Ils avaient trop à faire avec eux-mêmes et quelque part il ne fallait pas mettre en péril « l'équilibre » de l'édifice où chacun tenait sa place.

- Mais quand tu as quitté la maison, ils ont remarqué quand même ?

- Pas vraiment... mais il faut dire que j'avais fait les choses en douceur. Les deux mois avant mon diplôme de Maturité, je suis restée sur Genève chez une de leurs connaissances pour pouvoir travailler davantage, sans la fatigue des trajets. Une fois le diplôme passé, j'ai tout de suite trouvé une collocation et je ne suis jamais rentrée... C'était en 1976, j'avais dix-neuf ans. J'ai laissé ma chambre d'adolescente derrière moi sans pouvoir vraiment lui dire au revoir, prendre le temps de me séparer de cette partie de ma vie. Je n'ai pas quitté le nid avec la bénédiction parentale, j'ai seulement fui, l'air de rien, pour

essayer de respirer à nouveau, d'échapper à la violence des relations avec mon père et à la lourdeur de celles vécues avec ma mère. Le premier jour où je me suis retrouvée seule à Genève, je suis allée sur le pont du Mont-Blanc, je me suis penchée en avant pour regarder l'eau en bas et la pensée qui m'a traversée à cet instant a été : « Je suis libre maintenant, je suis libre de sauter et de mourir... »

- Pas drôle ton truc ! Par contre, je ne vois toujours pas le rapport avec les toxicomanes ?

- Et bien si l'on ne pouvait pas parlé de nos pauvres, insignifiants, ridicules, petits problèmes, ce qui concernait le monde était le bienvenu pour agrémenter les repas. Les discussions allaient bon train et la science tenait une place de choix dans ces partages. Là, chacun avait la liberté d'être intarissable, mais c'était mon père qui forçait l'admiration avec l'étendue de son savoir. J'ai beaucoup appris avec lui. Il est d'une intelligence remarquable et c'est un humaniste cultivé. Ce fut lors d'une de ces discussions animées, je devais avoir quinze ans, qu'il a asséné, se basant sur des statistiques concernant les toxicomanes, un verdict sans appel : « c'est un fait, ceux qui ont touché à l'héroïne, même une fois, ils sont foutus ! C'est la sélection naturelle : les faibles qui n'ont pas de volonté disparaissent. Il n'y a rien à faire pour eux ! » Moi j'ai sursauté sur ma chaise ! J'ai été comme frappée au visage, intimement blessée par ses paroles. Etrangement je les ai tout de suite prises pour moi et je me suis sentie profondément solidaire de ces inconnus. Bien qu'à l'époque j'aie déjà pris quelques bonnes cuites et commencé à fumer, je ne connaissais encore rien aux drogues dures. Par contre, d'aussi loin que je m'en souviens, je vivais avec l'impression d'être différente. J'en crevais de ne pas savoir qui j'étais, de ne pas réussir à être « normale », comme tout le monde ! Alors ce jour-là, sans l'ombre d'une hésitation, j'ai eu la révélation de faire partie de cette famille honteuse : celle des « rebus de la société », des « sans espoir » à qui ne sont laissé que les marges ou le caniveau. Comme dans un sursaut pour me sauver moi-même, de toutes mes forces, j'ai désiré

prendre leur défense, réparer l'injustice qui leur était faite. La sentence prononcée par mon père m'était intolérable...

- Je te reconnais bien là, entière et impulsive. Je commence un peu à comprendre.

- Oui pourtant le plus dingue vient après ! Je ne sais pas pourquoi mais j'ai aussi saisi cette affirmation comme une opportunité, un défi que je pourrais contre toute attente gagner contre mon père ! J'allais lui prouver, pour une fois, qu'il avait tort et que je n'étais pas aussi nulle que ça. J'ai fermé les yeux et dans mon for intérieur j'ai fait ce serment à la fois fou et désespéré :

« Je serai toxicomane ET JE M'EN SORTIRAI ».

- Tu rigoles là ?

Charly a l'air décontenancé.

- Non ! Je me suis souvent demandée pourquoi je n'avais pas désiré par exemple être danseuse et devenir célèbre ? Cela aurait été plus simple !

- C'est fou ça ! Mais alors hier soir, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

- Après avoir mis mon cousin avec sa femme à la porte, les idées noires ont pris le dessus, je n'arrivais plus à réfléchir calmement. Je me suis retrouvée au Molard. J'ai acheté quelques acides que j'ai avalés d'un coup, avec une bière bien sûr. Au début je maîtrisais, ça montait tranquillement... Ensuite j'ai tiré sur un pétard avec des jeunes que je ne connaissais pas mais qui étaient très sympas puis j'ai marché jusqu'au parc des Eaux-Vives. Je me faisais des films en regardant les passants. J'avais l'impression que chacun était coincé dans son cercueil en verre et je les observais qui s'agitaient dans leurs prisons invisibles. Ils faisaient des gestes comme des automates et n'arrivaient pas à communiquer entre eux. Ils ne se voyaient pas, ne s'entendaient pas. Cela me rendait folle, j'avais envie d'aller casser toutes ces cages !

- Faut jamais te prendre un acide en pleine ville ! Tu es plutôt inconsciente !

- Je sais ! Je n'ai pas assuré sur ce coup là. Bon ! Une fois au parc, je me suis assise dans l'herbe et j'ai continué à broyer du noir. Je me suis mise à revoir les vieux parqués dans leur mouvoir.

- Quels vieux ?

- A vingt ans j'ai travaillé dans un hôpital gériatrique, c'était juste pathétique. Je faisais autant les nettoyages que les soins de base. Les résidents s'entassaient à trois ou quatre par chambre. Ils avaient juste leur lit et une armoire haute, métallique dans le corridor pour leurs affaires. Quand nous faisions le ménage nous les alignions dans l'étroit couloir, en face des armoires. Ils attendaient là, sagement, en rang d'oignons, sur des chaises en plastique. Dans une des chambres il y avait une très grosse dame, toujours souriante. Quand je devais lui mettre un suppositoire, il fallait écarter ses fesses immenses et enfoncer la moitié de mon bras. Elle me guidait : plus à droite, moins haut... Heureusement nous avons beaucoup ri ! Lorsque je lui avais fait sa toilette pour la première fois, j'avais tiré le rideau autour du lit. Elle s'était mise à pleurer : « c'est la première fois que quelqu'un respecte mon intimité, ils ne tirent jamais le rideau. Les vieux on attend juste qu'ils partent. »

Rachel regarde dans le vide, elle a la bouche entrouverte. Elle reprend :

- Et là, couchée dans l'herbe alors que je sentais de moins en moins mon corps, je me suis dit que cela n'aurait pas de fin : même si je devenais vieille ce serait encore glauque et là je ne pourrais même plus m'enfuir... J'ai fini par m'assoupir... Quand je me suis réveillée il faisait nuit, il pleuvait en plus. Je me suis levée d'un coup et je me suis mise à courir, je ne savais plus qui j'étais, le bad trip d'enfer ! J'ai fini chez Chantal et je me suis